ANTÓNIO DE SOUSA

LA DOUBLE RÉALITÉ

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

© Éditions Maïa
Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.
ISBN 9791042539917
Dépôt légal : octobre 2026

Il faut parfois franchir les frontières du visible pour entendre ce qui persiste de l'autre côté.
Ce récit est né d'un silence, d'une absence et d'une question que je n'osais – ou ne savais – pas poser.
António de Sousa

Chapitre I

Il se demandait, surpris, pourquoi la femme de l'écrivain ne l'avait pas salué à Edeka. Noah était davantage contrarié parce qu'elle ne l'avait pas reconnu, voire l'avait ignoré, lorsqu'ils s'étaient croisés entre les longues et étroites rangées des étagères contenant toutes sortes de pâtes et de farines.

Ce samedi 7 décembre, il était descendu à pied au supermarché pour acheter deux paquets de spaghettis n° 5 de la marque Barilla. C'étaient les seules pâtes qu'il aimait cuisiner, ni trop fines ni trop épaisses. Celles-ci étaient fabriquées par une usine située non loin, à Celle. Il comptait également acheter un peu de fromage et un bol de salade préparée.

C'était l'été dernier, à une date confuse dont il ne se souvenait plus exactement, qu'il avait assisté, à la bibliothèque de Bergen, au lancement du livre de son mari, traduit en allemand. Il était écrivain portugais. Selon les conversations sympathiques qu'il avait eues avec les participants lors de la présentation, il écrivait ses livres en français, qui étaient ensuite traduits.

C'est une amie de la bibliothécaire, une jeune femme avec laquelle il avait fait connaissance, qui lui avait communiqué la date et l'heure de cet événement. Il n'avait pas d'invitation, mais tout le monde était le bienvenu.

Oui, c'était un vendredi. Le souvenir lui revenait. À la fin d'une journée exceptionnellement agréable, sans programme et libre de tout compromis – à moins de poursuivre la lecture des Bienveillantes de Jonathan Littell –, il avait décidé de se rendre à la bibliothèque, située à quatre cents mètres de chez lui, à la Breslauer Strasse.

C'était bien la femme de l'écrivain qui l'avait accueilli et lui avait souhaité la bienvenue, ainsi qu'aux participants de

la présentation du livre de son mari, à la réception. C'est elle qu'il venait de croiser chez Edeka et qui n'avait pas répondu à son salut, faisant mine de ne pas le voir.

C'était incroyable, elle n'était pas la seule. D'autres personnes qu'il connaissait étrangement ne lui adressaient pas la parole non plus. Il était là depuis à peine six mois, c'était indéniable. Récemment nommé gérant de l'agence locale de la Volksbank à Bergen, il est vrai qu'il ne connaissait pas beaucoup de monde.

— Salut Noah, comment ça va ? Je ne t'ai pas vu faire ta randonnée habituelle ce matin.

Noah se retourna, agréablement surpris de la voir. Elle lui adressait un sourire tout en tenant un panier rempli d'achats.

— Bonjour, Emma, dit-il. Je vais bien, merci. En effet, j'ai décidé de reporter ma randonnée à demain. Je t'invite à venir avec moi.

Emma était une ravissante rousse qui marchait presque chaque matin dans la direction opposée à la sienne. Ils se croisaient toujours au même endroit, sans doute parce qu'ils quittaient leur domicile à la même heure. À chaque rencontre, ils échangeaient quelques mots sur tout et rien, puis reprenaient leur chemin.

Noah s'équipait en fonction des caprices du temps – pluie, neige et froid en automne et en hiver – tandis qu'Emma restait élégante en toutes circonstances. Son seul rempart contre les intempéries était un magnifique manteau à capuche, épais, chaud, à fermeture éclair et mi-long, qui lui donnait une allure distinguée. Elle se rendait simplement de chez elle à son travail.

— Oui, pourquoi pas ! On pourra la faire ensemble demain, dimanche.

Emma enseignait au lycée Anne-Frank. Elle venait récemment d'arriver de Lüneburg, sa ville natale, et habitait dans le petit village d'Hagen, à environ deux kilomètres de Bergen.

Elle louait un appartement dans une grande maison appartenant à un fermier qui proposait plusieurs logements à la location. Chaque jour, elle parcourait cette distance à pied

pour se rendre au lycée. C'est ainsi qu'un matin Emma avait croisé Noah pour la première fois.

Il lui était apparu comme un jeune homme grand et mince, vêtu d'une tenue de sport, qui avançait d'un pas déterminé. Lorsqu'il l'avait saluée d'un bref « bonjour », le regard perdu au loin, elle s'était demandé s'il était timide. Mais avec le temps, son avis avait changé. Son intuition lui soufflait une autre explication, bien plus troublante et bien moins rationnelle.

Depuis son enfance, Emma percevait des choses que les autres ne voyaient pas. Elle ressentait des événements avant qu'ils ne se produisent, parfois sous forme de pressentiments, parfois à travers des rêves prémonitoires.

Au fil des années, elle avait commencé à entendre des murmures. Au début, ils étaient indistincts, puis ils étaient devenus plus audibles, sans qu'elle parvienne toutefois à en saisir le sens.

Ces voix, d'abord lointaines, s'accompagnaient de sensations étranges et d'une présence invisible. Puis, progressivement, une faculté encore plus rare s'était éveillée en elle : celle de voir ce que peu de gens pouvaient observer.

Noah en faisait-il partie ? Était-il l'une de ces entités que seuls certains pouvaient percevoir ? Ou bien était-ce sa propre perception qui se brouillait, son don qui se mêlait au réel au point de lui faire douter de la frontière entre les deux mondes ? Ses visions s'effaçaient-elles à force d'être submergée par ces voix incessantes qui résonnaient tout autour d'elle ? Et si, sans le savoir, elle voyait bien plus que les autres ne pouvaient l'imaginer ?

Ce sont bien ces doutes qui l'avaient poussée, un matin, à aborder Noah lorsqu'ils s'étaient croisés à hauteur du grand chêne vert. Son feuillage dense abritait un vieux banc en bois, installé près du chemin. D'après les inscriptions en bas-relief, il avait été offert par les pompiers de la ville.

Un banc ancien, façonné dans du chêne, résistant aux insectes, aux intempéries et au froid des matins d'hiver. Sans aucun traitement de préservation, cette essence vieillit mieux

que toute autre en extérieur. C'était un bois d'une robustesse exceptionnelle.

Mais ce banc n'était pas qu'un simple meuble urbain. Il était le témoin silencieux des conversations intimes et des confidences échangées entre des promeneurs âgés et fatigués, qui venaient s'y reposer après une longue marche.

Il portait également la trace d'amours passées, gravées au marqueur ou délicatement incisées au canif. Des initiales entrelacées, des cœurs transpercés d'une flèche : autant de serments passionnés inscrits à jamais sur son bois patiné par le temps. Des messages discrets, sans signature, laissés là par des adolescents amoureux, frémissants d'émotion.

Un jour, ce banc deviendrait le mémorial des amours d'antan. Il serait revisité avec nostalgie par celui ou celle qui, des années plus tôt, y avait gravé ces mots tendres. À la recherche des souvenirs d'un amour perdu, toujours vivace dans un cœur meurtri par son absence.

Mais non, Noah n'appartenait pas à ceux qui s'accrochent au passé, refusant d'accepter la volonté du destin. Il n'était pas une âme errante piégée dans le déni. Il était simplement un jeune homme timide, qui peinait à surmonter sa réserve.

S'agissait-il d'un manque de confiance en lui ? Le poids du stress ou des responsabilités liées à son travail ? Quelle profession exerçait-il ? Ou bien était-ce lié à autre chose ? À la peur ? À la honte ? Était-il troublé par son regard, intrigué par sa présence ?

Emma se posait toutes ces questions à chaque fois qu'ils se croisaient. Noah lui adressait un « bonjour » furtif, les yeux rivés au loin. Et pourtant, même en fuyant, il lui était impossible d'ignorer l'intensité de son regard. Ses yeux d'un bleu si pur ne passaient jamais inaperçus.

Pourquoi sommes-nous si mal à l'aise sous le regard des autres ?

Ces interrogations tournaient en boucle dans l'esprit d'Emma. Ces questions l'accompagnaient depuis leur échange, près de ce banc, jusqu'au lycée Anne-Frank. Une

distance d'un kilomètre qu'elle parcourait sans y prêter attention, absorbée par ces pensées qui, pour l'instant, restaient sans réponse.

Ce matin-là, elle avait décidé de faire face à sa timidité. Elle s'était arrêtée, immobile, à hauteur du grand chêne vert, attendant son arrivée. Devant elle, la silhouette élégante de Noah avançait d'un pas assuré en direction du banc, témoin silencieux de tant de confidences échangées au fil des années. Leur conversation, elle aussi, resterait gravée dans son bois, figée par le temps.

Depuis ce jour, ils se retrouvaient chaque matin, le jour où elle avait cours, à côté de ce banc, pour discuter quelques instants. Ils parlaient du temps, d'anecdotes insolites de la veille, de moments marquants de leur journée à la banque ou au lycée.

C'est ainsi qu'Emma avait appris que Noah était le nouveau gérant de la Volksbank, tandis qu'il découvrait qu'elle enseignait au lycée Anne-Frank. Des échanges en apparence anodins, mais qui tissaient progressivement un lien entre eux.

Au supermarché, Noah s'écarta légèrement pour laisser passer le chariot d'une cliente et lui permettre de poursuivre ses courses dans l'étroit couloir entre les rayons.

Le magasin était bondé, grouillant de clients venus faire leurs provisions en prévision du week-end, durant lequel beaucoup se réuniraient en famille pour un déjeuner ou un dîner.

Après un bref silence, il se tourna vers Emma et lui demanda :

— À quelle heure demain pour la randonnée ? Où préfères-tu que l'on se retrouve ?

Emma sourit et répondit :

— Prenons d'abord un café ensemble. J'ai des biscuits à la noix de coco pour l'accompagner. Rendez-vous à 9 heures à Hagen. Prends ta voiture. J'habite un petit appartement mitoyen à la pension pour chevaux, juste à côté de la route. Après le petit-déjeuner, nous marcherons le long des petits chemins qui bordent les immenses champs de betterave et de maïs aux alentours de Nindorf.

Après s'être échangé un regard empreint de sympathie, Emma et Noah se séparèrent, chacun reprenant ses courses et ses pensées dans le grand magasin Edeka qui était bondé de clients. Beaucoup faisaient déjà la queue devant les trois caisses ouvertes sur les sept prévues.

Noah secoue la tête, partageant l'incompréhension de quelques clients pressés et impatients. Comme eux, il se demande pourquoi les quatre autres caisses sont fermées.

C'est alors qu'il remarque la nouvelle caisse automatique réservée aux clients qui scannent eux-mêmes leurs achats. Une manière d'économiser le salaire d'un employé. La banque où il travaille lui avait imposé la même politique d'économies.

Paradoxalement, cette réduction des coûts s'accompagne de méthodes savamment étudiées pour augmenter les ventes et le volume d'affaires. La publicité, l'exposition stratégique des produits et leur placement dans les rayons visent à attirer toutes les générations de consommateurs.

Même les enfants, constate amèrement Noah en se mettant à son tour en file pour passer à la caisse. De l'autre côté, une longue étagère parallèle au comptoir de paiement et remplie de jouets et de jeux attire immédiatement leur attention. La faible hauteur de l'étagère permet à chaque enfant d'admirer ces objets colorés, soigneusement choisis pour captiver leur regard.

Noah pense qu'il s'agit d'un piège astucieusement mis en place. Les couleurs vives – rouge, jaune, bleu, vert – se mélangent pour créer une palette hypnotique qui stimule l'enfant et l'incite à choisir un jouet ou un jeu.

Mais ce piège est aussi un guet-apens pour les parents, coincés entre le regard de la caissière et celui des clients impatients derrière eux. Les regards désapprobateurs fusent lorsque, sous la pression, un parent réprimande son enfant d'une voix forte et d'un regard colérique, l'obligeant à remettre le jouet à sa place. L'enfant s'exécute, contrarié, lançant un appel muet à l'aide à tous ceux qui observent la scène. Les clients et la caissière pourraient-ils penser que ces parents maltraitent leurs enfants ?

Noah y voit une critique implicite de ceux qui n'adhèrent pas au culte de l'enfant roi, un phénomène récent qui consiste à chérir et à protéger excessivement sa progéniture. La jeune caissière, elle-même mère, ainsi que la plupart des jeunes parents dans la file d'attente, adhéreraient-ils à cette philosophie qui privilégie le bien-être immédiat de l'enfant et évite une éducation trop stricte ?

Il se souvient d'une étude scientifique qu'il a récemment lue et qui a été publiée en anglais dans la revue Social Sciences par une université belge. Cette étude analyse les conséquences du culte de l'enfant roi au sein des familles et des écoles. Selon ses conclusions, les enfants élevés dans ce contexte risqueraient de souffrir de dépression, d'anxiété et de développer des traits narcissiques, tout en restant moins matures sur le plan émotionnel.

Ce n'était pas son cas. Son éducation avait été sévère, à l'ancienne. Pendant son enfance, il avait été élevé par une mère traumatisée par l'histoire de sa propre naissance : celle d'un enfant né d'un père inconnu, fruit des abus commis par un soldat de l'occupation. Une jeune mère violée. Elle s'était suicidée quelques mois plus tard, en 1947.

Malgré ses recherches, sa mère n'avait jamais découvert l'identité de son père. Occupée par les troupes américaines en mars 1945, Coblence était ensuite passée sous contrôle français en juillet de la même année.

Sa mère, née en 1946, s'était également suicidée en 1998, à l'âge de 52 ans, en se jetant sous un train.

À la suite de sa mort et en l'absence de membres de sa famille, il a été placé, à l'âge de sept ans, dans l'orphelinat de Kemperhof, à Coblence, chez les frères Lassalliens, puis à Hambourg, où il a fréquenté les écoles commerciales, puis l'université.

Les scientifiques soulignent que nos sociétés modernes et démocratiques sont menacées par le culte de l'enfant roi. Selon eux, ces pratiques éducatives produiraient des individus narcissiques, dépourvus de tout idéal de solidarité et de citoyenneté. Des individus incapables de privilégier l'intérêt général, de se sacrifier ou de dépasser leurs propres intérêts.